

LE SENTIMENT DE LA FAMILLE

Une vieille histoire me revient, que me racontait un braconnier de chez nous, certain jour que nous revenions au village avec un levraut de quatre ou cinq livres dans la carnassière.

— En voilà un, fis-je remarquer non sans une pointe de regret, que sa mère appellera longtemps ce soir !

— Penses-tu ! me répondit-il. Il y a au moins deux mois qu'elle s'en bat l'œil et qu'elle ne le connaît plus. C'est pas chez eux comme chez nous. Et pour donner plus de sel à son enseignement, il continua :

« Quel déshonneur pour nos familles, marmonnait devant une statue de la Sainte Vierge une pauvre vieille dont le fils, pour quelque mauvais coup, venait, sous un bon roi quelconque de l'histoire de France, d'être branché haut et court ! Quel déshonneur, répétait-elle : vot' gars a été crucifié et le mien vient d'être pendu ! »

« Eh bien ! mon vieux, voilà de quoi les bêtes ne se soucient guère ; dans leur société, les enfants ne sont pas responsables des fautes de leur père, puisque les neuf dixièmes du temps ils ne les connaissent pas, et les mères, une fois que le rejeton a pris sa course ou sa volée, se moquent autant de ce qui pourra lui arriver que du premier poil qui leur fit une belle patte ou de la première plume qui leur ombragea le croupion. »

Mon camarade, selon la coutume des simples, généralisait un peu vite, car s'il est assez rare de trouver, dans la série animale, des familles régulièrement constituées selon la formule de notre société monogame, il n'est pas moins exact qu'il en

existe, et il est même probable que des liens assez étroits doivent unir longtemps par-delà le nid ceux qui vivent en société ou en colonie comme les corbeaux ou les hirondelles.

Parmi les gros quadrupèdes de nos régions, il faut citer entre autres ménages réguliers le renard et le chevreuil et, si l'on en croit Kipling et Georges Leroy, lieutenant des chasses royales sous Louis XV, qui écrivit sur l'intelligence des animaux des lettres philosophiques extrêmement remarquables, le loup.

Il faudrait plus qu'un long article pour étudier chacun de ces cas particuliers ; aussi nous bornerons-nous à indiquer seulement la caractéristique du sentiment de famille chez les principales espèces qui hantent nos forêts, nos champs, ou nos maisons.

Maître Renard est un mari fidèle et un bon père qui entoure de soins et de prévenances dame Hermeline, son épouse, et révèle petit à petit à ses enfants les cent et un tours qu'il a dans son sac ; messire Loup fait de même, bien que certains aient prétendu que son affection se limitait à sa seule compagne, et qu'il était capable, tel Saturne, de dévorer ses enfants. Fini l'élevage, et les petits dispersés aux alentours, le vieux ménage persiste, et l'on se donne de temps à autre des petites fêtes de famille avec jeux et divertissements variés.

Il en est à peu près de même pour le chevreuil qui constitue avec sa chèvre un couple modèle et fortement uni.

Dans la plupart des autres cas, sauf pour les oiseaux qui bâtissent leur nid et élèvent ensemble la nité, le rôle du père se borne au geste auguste du semeur, et c'est à la femelle seule qu'incombe le soin d'élever les nouveau-nés et de pourvoir à leur subsistance.

Le plus souvent, d'ailleurs, elle se donne à cette œuvre de toutes ses forces et avec passion. Rien n'est terrible comme une chienne qui allaite ; rien n'est méfiant comme une chatte qui vient de mettre bas ; rien n'est courageux comme une poule qui promène autour de soi ses poussins.

Il nous est difficile de connaître par le menu les tendresses dont les mamans sauvages entourent leurs nourrissons, mais nous pouvons nous rendre compte de la nature des rapports des domestiques de même race entre eux à ces époques particulières.

Tant que les chiots ne marchent pas encore, la chienne ne tolère à ses côtés la présence d'aucun camarade femelle ou mâle, ce dernier fût-il le père même de la portée ; la chatte qui a dissimulé ses chatons dans quelque coin retiré de la grange ou de l'écurie témoigne d'une méfiance analogue, encore que ses compagnons mâles fassent preuve envers elle d'une certaine galanterie et de beaucoup de complaisance. Ils aident la mère à chasser, se laissent volontiers dépouiller de leur gibier et abandonnent généreusement à la nourrice la plus grosse et la meilleure part de la pâtée commune.

Au fur et à mesure que les rejetons grandissent, prennent de la force et deviennent capables de se diriger eux-mêmes, l'intransigeance maternelle fléchit et la sollicitude active diminue par degrés pour disparaître totalement lorsque sera venue l'époque du prochain accouplement.

Avant cette heure même, quand les petits, très bruyants et très encombrants, font oublier dans la maison la nourrice, il éclate assez souvent des scènes de jalousie assez curieuses, la mère tenant à garder la première place dans l'affection du maître ou de la maîtresse.

Chez la maman poule, l'affection décroît plus vite encore. Celle qui crèverait les yeux au premier animal qui approcherait, et ne tolère aucune dispute dans la petite famille, laisse vite les jeunes poulets vider entre eux leurs querelles particulières et n'intervient plus en maîtresse que si les choses menacent d'aller au-delà des limites permises.

Au reste, il est des nuances dans le sentiment maternel de telles mamans ; chiennes, chattes, brebis ou chèvres, sont rudes et sévères, alors que d'autres sont faibles et débonnaires. En général, les grandes amoureuses ne sont pas des mères

excellentes ; il en est même qui sont de terribles marâtres, rossant comme plâtre leur géniture, et parfois tuant leurs enfants sans pitié.

Appuyé par la cohabitation et une communauté d'habitudes et d'occupations, le sentiment de la famille peut se prolonger bien au-delà de l'époque d'un élevage, mais il devient difficile de savoir jusqu'à quel point il n'est pas alors de l'amitié.

En somme, et pour conclure, puisqu'une conclusion fait toujours plaisir, on trouve chez les bêtes toutes les formes du sentiment de la famille, depuis la tendresse la plus intégrale jusqu'aux pires aberrations. Ceux qui parlent de choses contre nature et veulent citer les bêtes en exemple aux hommes se mettent légèrement le doigt dans l'œil. La nature est une force aveugle qui se fiche sereinement de toutes nos morales.

Vendredi 5 juin 1914.